

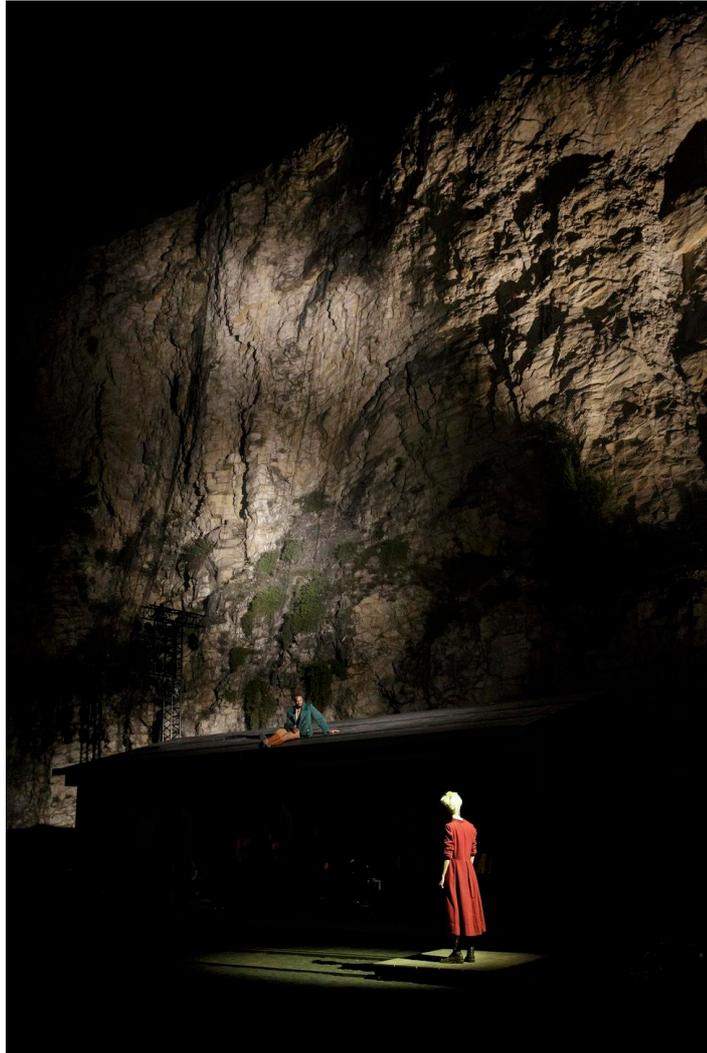
LIBÉRATION

14 juillet 2016

«KARAMAZOV», FANGE DE VERTUS

Par Frédérique Roussel

Jean Bellorini, pour son adaptation du roman de Dostoïevski, a choisi le prisme du mystique, faisant du personnage d'Aliocha son fil rouge.



La carrière Boulbon, à une quinzaine de kilomètres d'Avignon, est le décor de la mise en scène de «Karamazov» par Jean Bellorini. Photo C. Raynaud de Lage

Peut-on rêver de meilleur site pour mettre en scène *les Frères Karamazov* que le cadre grandiose de la carrière Boulbon, près d'Avignon ? Les personnages de Dostoïevski parlent au ciel, à Dieu et au diable. Ils sont une quintessence d'humanité, de ses égoïsmes, ses désirs, ses haines et ses lâchetés. Du toit de la datcha, calée devant la pierre qui surplombe la scène, les acteurs s'adressent aux étoiles et leurs ombres agrandies se projettent sur le mur. Devant, sur un double rail, des plateaux vont et viennent avec les personnages en situation, comme manipulés par la main d'un auteur invisible au gré de son inspiration. La fange des hommes et leurs petits arrangements avec la réalité dans une arène minérale. Dieu seul sait comment cette mise en scène sera contenue en salle.

Adamo

C'est par son prisme métaphysique que Jean Bellorini dit avoir rencontré les Frères Karamazov. La lecture du passage du Grand Inquisiteur par Patrice Chéreau au Théâtre du Soleil en 2008 l'a marqué. Pour Chéreau, il s'agissait d'un «texte essentiel, posant brutalement la question du besoin de religion». Après Victor Hugo et Rabelais, le jeune directeur du théâtre Gérard-Philippe à Saint-Denis, qu'on dit littéraire, a pris à bras-le-corps le dernier roman paru en 1880 de Dostoïevski (mort le 28 janvier 1881 à 59 ans) en tentant de jouer sur toutes ses pierres de touche : les tirades théologiques, l'intrigue policière, les histoires d'amour à tiroirs, les personnages tourmentés par des conflits intérieurs. Peut-être avait-il aussi en tête ce qu'André Gide en disait quand Jacques Copeau transposa l'histoire sur scène en 1909 : «Il ne suffit point de découper, selon la méthode ordinaire, et de servir tout crus les épisodes les plus marquants du roman, mais bien de ressaisir le livre à l'origine, de le recomposer.»

Le metteur en scène, avec son complice Camille de la Guillonnière, a ingéré le monstre et l'a restitué avec son esthétique, celle d'un meneur de théâtre de troupe, dans la filiation d'Ariane Mnouchkine. Dès le début, la bande s'affirme ensemble et se reforme régulièrement, parfois pour chanter en chœur, et même jouer en fanfare. La datcha abrite des musiciens, joyeuse et lumineuse partie, voisine du salon de l'odieux père Karamazov. Certains comédiens entonnent des solos, notamment un Tombe la neige d'Adamo cocasse. Cela diffuse un entrain qui équilibre les tunnels sur l'absence de Dieu et la cruauté humaine, entrain trop sous-dosé dans la dernière partie, celle du procès de Mitia.

Arlequin

Les costumes, de Macha Makeïeff - pour qui Bellorini avait géré les lumières de Trissotin ou les femmes savantes -, confèrent une élégance et de la couleur, en particulier à Aliocha, le fils cadet aux cheveux peroxydés, qui porte un long manteau rouge dont l'envers décrit un motif arlequin. Les rôles sont marqués. Le père, Fiodor, représente une sorte de mal incarné, avare, buveur, dévergondé, bouffon, joué idéalement avec cette outrance-là par Jacques Hadjaje. Ses trois fils légitimes, nés de mères négligées, trompées et mortes ont été élevés par d'autres. Chacun d'eux a une personnalité et un rapport différent au monde. Dimitri est impulsif, orgueilleux et généreux, endossé avec sensualité et énergie par l'acteur d'origine togolaise Jean-Christophe Folly. Ivan (Geoffroy Rondeau) est l'intellectuel intransigeant du trio, celui qui énonce dans la troisième partie de la pièce, au moment où l'attention en éveil depuis déjà trois heures se relâche un peu, la fameuse «légende du Grand Inquisiteur» (le Christ de retour condamné par un inquisiteur). Quant au petit dernier, Aliocha (un aérien François Deblock), il est le mystique et le fil rouge de l'histoire, celui qu'on envoie en émissaire, qui reçoit les confessions de ses frères et des trois femmes de la pièce (la bourgeoise, la putain et l'adolescente). Et enfin, il y a l'outsider de la fratrie, Smerdiakov, le bâtard, produit d'un viol ignoble. L'un des quatre frères sera parricide.

Dans ce canevas complexe, tissé de haines familiales et d'interrogations existentielles, on parvient à suivre la ligne claire bellorinienne de bout en bout. Les acteurs semblent parfois hurler un peu, peut-être pour mettre en tension une pièce à ciel ouvert et se mesurer à la pierre, avec la force du verbe très parlé de Dostoïevski.

Karamazov d'après *les Frères Karamazov* de Dostoïevski traduction André Markowicz, m.s. Jean Bellorini
Jusqu'au 22 juillet, carrière Boulbon, puis au théâtre de Carouge-Atelier de Genève du 1^{er} au 13 novembre, du 18 au 20 et du 22 au 27 novembre à La Criée, Marseille, et au théâtre Gérard-Philippe, à Saint-Denis, du 5 au 29 janvier.